

Canicule à Washington

Sara Mishara

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mishara, S. (2020). Canicule à Washington. *24 images*, (195), 116–117.

Canicule à Washington

par SARA MISHARA, directrice de la photographie

J'avais 14 ans. Ma mère devait donner une conférence à Washington D.C. – à cette époque c'était la « capitale du meurtre » aux États-Unis.

Une ville que je ne connaissais pas, qui semblait étrangement vide lorsqu'on est arrivées dans un quartier sans âme avec un gros Marriott où se déroulait l'événement. J'ai passé une journée grise et ennuyante en attendant ma mère parmi les autres psychologues – une petite femme turque qui mesure 5 pieds avec la personnalité d'un géant.

J'ai dessiné sur les dépliants de la conférence, j'ai visité les machines de friandises dans le lobby plusieurs fois, j'ai essayé de m'intéresser aux présentations des nouveaux traitements pour la schizophrénie – pas de smartphone pour faire passer le temps. En fin de journée, ma mère proposa d'aller au cinéma en guise de récompense. Elle m'amenait souvent voir des films d'auteur depuis mon enfance. Honnêtement, ce n'était pas pour m'éduquer, mais plutôt parce qu'elle aimait ça et qu'elle n'avait pas de gardienne.

On prend notre voiture louée, on sort du centre-ville, on conduit un bon moment. On arrive devant un cinéma de quartier défavorisé. Ici, les rues sont bondées de gens. J'ai l'habitude des caprices de ma mère qui m'amène en terrains inconnus, mais en sortant de la voiture, j'ai un peu peur. Il y a une longue file d'attente devant le cinéma, la salle est pleine à craquer. Le film, c'est *Do The Right Thing* de Spike Lee, que je ne connaissais pas encore. On est les seuls Blancs dans la salle : moi, une fille punk de 13 ans, et sa mini-mère zélée.

↑ Do The Right Thing de Spike Lee (1989)



L'excitation dans la salle est palpable, les jeunes hommes parlent fort, l'air est humide et chaud d'anticipation. Un jeune cinéaste afro-américain sort un film en salle et fait la manchette, son nom est associé au Grand cinéma d'auteur – le film a joué à Cannes! C'est un moment historique, ça se sent autour de moi.

La projection commence. C'est plein d'énergie, d'humour, de lumière, on sent la chaleur de la canicule à New York qui se dégage de l'écran. La signature de Lee est unique, brillante. La sensualité de Rosie Perez, la chaleur, la peau, les grands-angles, les Jordans, la musique, les lieux iconiques, le côté à la fois romantique et brutal de Brooklyn, le racisme ancré dans la culture populaire américaine.

Les gens dans la salle parlent pendant la projection, répondent aux personnages, dansent sur les beats infectieux. La fin arrive – une confrontation avec la police – la tension éclate, la violence est inévitable... La scène à l'écran se propage autour de moi, les spectateurs crient l'injustice, certains sont debout sur leur fauteuil, s'approchent de l'écran dans les allées, lançant insultes et protestations. Je suis à la fois nerveuse et excitée. L'émotion collective est forte, enivrante.

Les lumières se rallument, on regarde autour de nous. La salle est chaotique, mais peu à peu, les cris deviennent discussions. Les gens nous dévisagent avec curiosité, j'ai envie de leur parler, mais je suis trop gênée. Je sors la tête pleine de questions, sur moi, sur les autres autour de moi, sur le pouvoir du cinéma.